Claude Adelen

Variations Hugo : L'inséparable

« … Mon Père lisait les Misérables, *les deux coudes sur la table, les mains à plat contre les oreilles. Passant derrière lui, je me mis à lire par-dessus son épaule. Le roman penchait vers sa fin, au moment où Jean Valjean tire de la valise noire les vêtements de Cosette et les aligne sur le lit. Je devinai que mon père pleurait. Les larmes me vinrent aussi aux yeux. Nous ne bougions ni l'un ni l'autre. Pas le moindre bruit de sanglot, pas le moindre reniflement. Un grand silence que j'entends encore. J'ignore s'il a su que je pleurais et que je savais qu'il pleurait. Je ne le regrette point. Ceci doit rester incertain, pressenti plutôt que vu. Comme le chapitre s'achevait, il n'a pas levé la tête et j'ai quitté la pièce. Je garde cependant le souvenir de son épaule contre ma poitrine et lui peut-être, de ma poitrine contre son épaule.*
Ainsi Hugo est associé à mes plus chères affections. »

J'ai relu ce texte de Georges Piroué au début de son essai *Victor Hugo romancier*[1]. Je l'ai recopié au moment où je me suis décidé à composer, au prétexte du bicentenaire, cette série d'improvisations rêveuses sur celui dont Gide a cru spirituel de dire qu'il était « *le plus grand poète français, hélas !* », cet *hélas !* par lequel il pensait sans doute régler la « question Hugo » dans un pays où l'on supporte mal les « hommes-océan ». Le jardin à la française, le joli, le délicat, le fleuri, le bon goût, la sensation miniaturiste, les plate bandes de la *NRF*, cette littérature-là plaît davantage. Alors, un trait d'esprit bien placé, un coup de pied de l'âne, est comme le mot de passe, la seule chose qu'on retiendra : Victor Hugo hélas ! Avant Gide, Lecomte de Lisle avait déjà décrété : « *Un Himalaya de bêtise.* » La remarque de Mallarmé : « *Il fut le vers personnellement* » était d'une toute autre profondeur. Mais on n'a retenu que Gide. Passons.

Je n'aime pas les célébrations, je l'ai dit souvent. Les déversements de publications critiques, de biographies, aux anniversaires de naissance et de mort des écrivains[2]. Occasions de spectacles, de productions plumitives de circonstance, tous moyens encore une fois pour les éditeurs de faire de l'argent sur le cadavre du grand homme. Et une fois l'Année Untel finie, au suivant ! va te promener dans l'amnésie généralisée ! Ainsi tourne aujourd'hui la fabrique du prêt-à-porter culturel.

Donc, improviser, « *aller au-delà, extravaguer* ». Surtout ne pas célébrer.

Je relisais ce texte de Georges Piroué…
La même image en moi. Ma grand-mère aussi penchée sur *Les Misérables*, dans la même pose. Le silence des après-midi d'été que ponctuent les quarts d'heures du *Westminster* accroché dans la salle à manger. Elle n'avait pas la larme facile, et disait volontiers, comme Gavroche : « *Colle-toi ça dans le fusil !* ». Elle n'était pas allée « au certificat ». Chez elle, « *aller aux escarbilles* » ou « *à l'herbe aux lapins* » derrière la sucrerie, cela passait avant l'école. Pourtant elle savait son La Fontaine et le nom de Hugo, écrivain du peuple, lui parlait sans doute suffisamment pour qu'à soixante ans passés, elle me demandât de lui passer *Les Misérables*, qu'elle lut sans en sauter une ligne (sauf peut-être, la parenthèse du Couvent, car elle était fort anticléricale). Et peut-

être se reconnaissait-elle dans l'enfance de Cosette, qui sait, au moment où le seau d'eau dans la main de l'enfant ne pèse plus rien. Probable aussi qu'elle était de ce côté de la barricade, du côté des vaincus, d'accord avec le discours d'Enjolras, ou les paroles d'Éponine : « *quoique ce soit la nuit, j'entends des orgues de barbarie et les mécaniques de filatures, est-ce que je sais, moi ? Je crois qu'on me jette des pierres, je me sauve sans savoir, tout tourne, tout tourne. Quand on n'a pas mangé, c'est très drôle.* ».

C'est une sorte d'instinct : ces gens, nos grands-parents, écoliers d'avant 1914, qui allaient un peu en classe et beaucoup aux champs ramasser l'herbe à lapins, d'où vient qu'ils surent que Victor Hugo était *avec eux* ? Que ce « Monsieur » qui était un bourgeois, écrivait des livres qui pouvaient « ne leur être pas inutiles ». De ce peu d'école qui leur fut accordé ? Cela, sans doute, n'est plus de mise, en 2002 : l'École, l'utilité des livres. Est-ce tant mieux ? Du reste, le mot « peuple » n'est plus possible.

« *Ces choses-là sont rudes* », n'est-ce pas, « *Il faut pour les comprendre avoir fait ses études* ». Victor Hugo, hélas ! « *Quelle misère que l'intelligence, quand c'est le cœur qui parle* », écrit encore Georges Piroué. En ai-je entendu des imbécillités intelligentes sur le populisme, le mélo, les grosses ficelles de ce bavard, ce lourdaud, ce grand niais, poète des récitations à l'école primaire… Depuis Lamartine au col de cygne et Sainte-Beuve l'homme à la poignée de main moite, s'est-on assez gaussé de la balourdise d'une œuvre poétique, théâtrale et romanesque (sans parler de sa philosophie !) qui serait comme un pavé de l'ours sur le bon goût et la délicatesse de nos sentiments. Alors, la petite robe noire sur le lit, *l'inséparable* de Jean Valjean, vous comprenez…

Eh bien ! oui, je l'avoue, Hugo est mon inséparable.
Je possède plusieurs éditions de Victor Hugo. L'énorme volume gris-fer, d'un poids d'au moins trois kilos, édité par Jean-Jacques Pauvert, et qui rassemble toute la poésie, disposée en deux colonnes sur les grandes pages aujourd'hui jaunies fut longtemps ma Bible. Mais surtout les 18 tomes au dos rouge et noir et à lettres d'or édités par le *Club français du livre* en 1967[3], que je considère comme l'un des plus admirables monuments éditoriaux élevés à la gloire d'Hugo. Édition chronologique de l'œuvre y compris les correspondances, les dossiers, les dessins et lavis, et l'album des photographies de Guernesey, annotée par Jean Massin. Ce n'est pas ici le lieu de dire dans quelles circonstances ces livres sont arrivés chez moi ni dans quel état d'esprit je les ai ouverts en 1973. Jean Gaudon, je crois, a dit que Hugo était le plus grand poète de la mort. L'édition Massin. Cela se lit et relit comme un immense roman, c'est la « Matière hugolienne » comme on dit la « Matière de Bretagne ». Toute l'histoire d'un esprit du XIXe siècle, engoncé dans son orgueil, son paternalisme et ses préjugés de classe, mais sauvé par une générosité monstre issue d'on ne sait quels cauchemars, avant le grand naufrage dans la langue, au temps de l'exil et de la contemplation, le grand océan de métaphores, les gouffres d'alexandrins, d'où émerge à jamais pour moi ce chant de l'endormissement final, *À celle qui est restée en France* qui clôt le livre du deuil :

> Paix à l'ombre ! Dormez ! dormez ! dormez ! dormez !
> Êtres, groupes confus lentement transformés !
> Dormez, les champs ! dormez, les fleurs ! dormez, les tombes !

Mais surtout sauvé, Hugo, par cet *ŒIL* avec lequel il ne peut tricher, cet œil ouvert qui

voit la réalité, qui ne peut pas ne pas la voir. Par exemple, cet homme en blouse entre deux gendarmes qu'une duchesse dans ses fourrures ne voit pas mais qu'il voit, lui[4]. Lui, Hugo, passant par- là, il a *vu* ce regard du voleur de pain et cette absence de regard de la duchesse dans sa voiture armoriée. Il a *vu* ces larves qui grouillaient dans les Caves de Lille, ou ces processions d'enfants « *dont pas un seul ne rit* » s'en allant aux fabriques dans la nuit travailler « *quinze heures sous des meules* ». Il a *vu* ces Communards enfin, où les Goncourt, les Flaubert, les Sand et les Zola (hélas !) ne virent qu'un ramassis d'ivrognes. Et, colosse encore à demi empêtré dans la glaise de classe, tel qu'en lui-même enfin Rodin l'a pétri, nu, il s'écrie :

Oh ! je suis avec vous ! j'ai cette sombre joie.

À la fin, il a vu de la lumière noire.

Je cours le risque du ridicule : Moi-même, tout a peut-être commencé par une Récitation : « *Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir* ». J'entends qu'on va me dire que les histoires de famille, les événements à caractère intime, le deuil par quoi s'explique ma fixation sur Hugo : cela n'intéresse personne.
Pas d'avantage la description de votre bibliothèque. Parlons du texte s'il vous plaît ! Essayez voir un peu de nous démontrer qu'Hugo est lisible au XIXe siècle ! On ne vous demande même pas de nous dire en quoi cette lecture, dans laquelle vous voulez nous contraindre d'entrer, est « d'actualité » en ces temps de Babels écroulées. Et d'abord, toute cette poésie archaïque, cet édifice néo-classique, ou néo-gothique qui sort de Chénier, de la Restauration et du Romantisme, le bric à brac moyenâgeux, *La Légende des siècles*, Charlemagne et Napoléon, l'érudition ésotérique et la mécanique de l'alexandrin, quelle barbe ! Et la longueur donc ! Vive le sonnet ![5] Et cette posture de prophète ! Ah ! l'écho sonore ! L'imprécateur sur son rocher ! « *S'il n'en reste qu'un je serai celui-là* », à quoi ça rime tout ça, je vous demande un peu ?

Gambade ô Dombideau pour l'onomatopée !

« *Le Vieil Hugo, le Père Hugo* ». Ses fils l'ont mis à mal. Rimbaud qui, par parenthèse avait lu *l'Homme qui rit* (« *il s'agit de se faire l'âme monstrueuse, à l'instar des comprachicos, quoi !* »), Rimbaud le juge « *trop cabochard… J'ai les* Châtiments *sous main ;* Stella *donne à peu près la mesure de la vue de Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jevovah et de colonnes, vieilles énormités crevées.* ». Et Isidore Ducasse : « *Victor Hugo, le Funèbre-Échalas-Vert* », « *de Hugo il ne restera que les poésies sur les enfants, où se trouve beaucoup de mauvais* » (certes !) et encore : « *dans Hugo, l'ombre et le détraqué font partie de la reliure* » etc.

La Poésie (française) a déjà eu bien assez de mal comme cela pour se débarrasser de ses habits sacerdotaux, du messianisme, du prophétisme, de l'idéalisme, du lyrisme, du sentimentalisme (Enfin vint Francis Ponge), pour pouvoir se dire « *absolument moderne* », c'est à dire « laïque », aussi nous vous en prions, n'exhumez pas le Poète-Sénateur, laissons-le à sa place, dans la galerie des Présidents à barbe blanche de la Troisième République. Soit.

Ces hommes qui font rire… cette sorte de ricanement.
Il y a des poètes comme cela, Hugo, Claudel, Aragon… Je ne peux m'empêcher de prendre leur parti. Je ne peux m'empêcher de sonder cette hostilité viscérale,

rationalisée après coup, qui utilise l'arme du ridicule, de la dérision. D'aller voir sous son masque politique, universitaire, hypocrite. De chercher le point *honteux* d'où elle sort. Quelque chose qui gêne : l'énormité peut-être, une certaine forme « monstrueuse » d'émotion, à la mort de Gavroche, ou à la lecture *des Pauvres gens*, faiblesse qu'il est commode de mettre au compte de la sensiblerie, de la bêtise, de la théâtralité : tout ce qu'exploite en nous la roublardise de l'écrivain, à des fins politiques, religieuses, personnelles. On ne nous la fait pas !

Mais ce qu'ils furent, ceux-là : des dieux qui avaient mal aux pieds, des hommes perdus de langage comme on dirait perdus de dettes. Je citerai ici ce qu'écrit Paul Louis Rossi d'Aragon, et qui va comme un gant, me semble-t-il, à Victor Hugo : « *...qui semble se rire du vertige et des mensonges, puisqu'il ne connaît, en guise de contraintes, et sans penser à lui-même, que cet amour désespéré des vocables et des sonorités qu'il mène jusqu'à la folie dans leurs enchaînements et leurs chutes, comme un musicien qui construit sa propre symphonie, tout en hauteur, sans se douter du monde qui l'entoure. Voilà le paradoxe que personne ne semble vouloir affronter : que l'engagement politique, – comme chez Claudel l'engagement religieux – puisse conduire à cette forme pure de l'énergie poétique. Voilà un scandale que l'on ne peut pardonner.*[6] »

L'illusion, le mensonge positiviste : *Ce qu'on voit du haut de la barricade* (« *le vingtième siècle sera heureux* ») l'École, le Peuple, Le Progrès, Dieu, le Verbe tout puissant, l'Amour…
Postures, Impostures de poète. Vieilles énormités crevées ! Risible aujourd'hui, risible ! Pourtant, par ces chemins qui ne mènent nulle part, et quand bien même tout cela reposerait sur le sable de l'illusion, Hugo l'ancien, cette forme monstrueuse d'énergie poétique. C'est de ce scandale dont j'ai besoin pour me refaire des forces.

1 Georges Piroué, Victor Hugo romancier (Denoël, 1964).
2 Relisant ces variations en 2005, je pense à Claude Simon, cet autre géant détesté de notre littérature, qui vient de disparaître : dieu sait si l'attribution du Nobel à son œuvre a fait hurler les imbéciles. Encensez-le maintenant ! En *Pléiade*, Claude Simon.
3 Édition de Jean Massin.
4 Victor Hugo, *Choses vues* (1846).
5 Les sonnets écrits par Hugo se comptent sur les doigts d'une main : « Jolies femmes » in *Les quatre vents de l'esprit* (I), et « Roman » en trois sonnets, in *Toute la lyre* (VI, 8).
6 Paul Louis Rossi : *Les gémissements du siècle* (Flammarion, 2001).

Claude Adelen est né en 1944 à Paris. Poète et critique. A enseigné en région parisienne, réside à Montpellier. Membre du comité de rédaction d'*Action poétique* de 1971 à 2013, où il a publié des chroniques de poésie (rassemblées dans *L'Émotion concrète*, Comp'Act, 2004). Derniers recueils : *Légendaire* (Anthologie, Flammarion 2010, Prix Théophile Gautier de L'Académie française), L'homme qui marche (Flammarion, 2014). Les *Variations Hugo* sont à paraître chez Obsidiane.